

L'implication (183 bis)

En dépit de l'intérêt relativement tardif, et, par conséquent, très récent, qui lui est maintenant concédé, la notion d'implication nous semble appelée à devenir une idée-force intéressant l'ensemble des sciences anthropo-sociales, notamment le domaine plus spécifique des sciences de l'éducation.

On en a pris déjà plus ou moins conscience, dans le cadre de toute recherche, voire de toute investigation quelque peu systématisée (études notamment), dans les champs de la psychologie, de la psychologie sociale ou de la sociologie, d'une part, et, d'autre part, dans les démarches de réflexion critique et de théorisation intéressant plus ou moins toutes les pratiques sociales, incluant, bien évidemment, les pratiques éducatives. Tout comme l'ethnologue ou l'anthropologue, l'enseignant-praticien, l'éducateur dit spécialisé, le formateur d'adultes, le travailleur social ne sont jamais indifférents à ce qu'ils font. Ils sont **en relation**, et, comme tels, ils en sortent **affectés** (pour reprendre le terme de Jeanne Favret-Saada¹). En dépit de toutes les intentionnalités liées aux postures inspirées de tels ou tels modèles, finalement plus chargés d'imaginaire, d'idéologie ou d'intentions morales que permettant une disponibilité réelle, il n'est jamais, dans les pratiques d'un psychothérapeute, d'un éducateur, ou même d'un chercheur, de **neutralité**, bienveillante ou non, d'**objectivité** pure, parce que le tissu des interactions constituant les pratiques est de l'ordre de l'inter-subjectivité; on pourrait dire, en se référant au vocabulaire de certains ethnographes contemporains, de l'inter-connaissance. C'est, sans doute, l'apport spécifique de la psychologie sociale et des divers courants interactionnistes (école de Chicago, ethnométhodologie) que de constituer l'**interaction** en tant qu'objet de connaissance. Cette **révolution épistémologique**, entraînant de nouvelles formes de pensée, de nouvelles représentations de l'objet, et non seulement une différence de méthodes ou d'instrumentations, en instituant des disciplines-carrefours récusera le dogme classique de la **pureté**, de la simplicité et de la transparence possibles de **faits** ou d'**états**, idéalement invariants ou dont les variations éventuelles pourraient toujours être étroitement contrôlées, pour accepter l'idée tout à fait neuve scientifiquement de **processus** dynamiques, **temporels**, caractérisés par l'**altération**. La recherche-action ou l'observation participante sont à comprendre ainsi. A la faveur d'une telle optique des disciplines, jusque là jalousement cloisonnées (psychologie, sociologie, par exemple), auraient dû pouvoir mieux communiquer entre elles, en **articulant** des données explicitement reconnues comme **hétérogènes**. La richesse et la fécondité de tels échanges, tout à la fois dialogues et confrontations, n'était nullement à attendre d'une quelconque "solution de continuité", d'un "pont", entre deux univers permettant de reconstituer une homogénéité perdue (un peu à la façon, ailleurs, du mythe de l'Atlantide), ni dans la recherche de notions transdisciplinaires conduisant à l'idée d'une meta-discipline, mais devait plutôt résider dans les interrogations, les questionnements, que les disciplines concernées par un même objet pouvaient mutuellement s'adresser, aussi bien à propos de l'objet qu'entre elles-mêmes². Encore eut-il fallu, pour cela, qu'un statut de phénomènes hybrides, **métissés** et néanmoins **indécomposables** soit concédé à de tels objets. C'est, aussi, un peu ce que certains représentants des approches systémiques ont tenté de faire, de leur côté, avec la notion de **complexité**. Le destin de ces disciplines-carrefours n'est pas encore définitivement scellé, aujourd'hui, même si elles semblent connaître un certain déclin (cf la psychologie sociale, en France³), tant est tenace l'idéal de

pureté, dans le domaine scientifique comme ailleurs. L'implication, dans le champ des sciences sociales, restera néanmoins liée à ces notions d'interactions, de processus et d'altération postulant, toutes trois, la reconnaissance d'un registre historique et temporel.

Une bonne partie de l'importance que revêt la notion d'implication réside effectivement dans le fait qu'elle renouvelle la question très ancienne de la subjectivité en nous interrogeant sur son statut propre dans la démarche idéale de connaissance. Elle peut justement être représentée et caractérisée, dans l'histoire des idées intéressant certains domaines scientifiques, **successivement et contradictoirement**, soit comme une **nuisance**, un "bruit", parasitant l'idéal d'objectivité, perturbant la connaissance et, devant être, le plus possible, réduit, sinon éliminé par des instrumentations appropriées (méthodes et techniques, notamment), soit, par la force des choses, comme une particularité reconnue **inéliminable** et incontournable, en tant que partie intégrante de la réalité, elle-même comprise et vécue, voire entendue au moins autant qu'observée.

C'est dans la perspective relativiste, pour laquelle il s'agit plus de reconnaître le caractère non-décomposable et l'interdépendance liés au mouvement, et, si possible, de faire la part des choses, que de poursuivre le mythe de l'objet pur que la nouvelle légitimité de l'implication trouve sa meilleure assise. Déjà, dans l'ordre de la physique, la production de connaissance se comprend à partir de la prise en considération d'un ensemble indissociable : chose observée/observatoire/observateur. Il serait donc vain de vouloir libérer les sciences de l'homme de la (ou des) subjectivité(s) qui sont censées les altérer, au risque de masquer le fait que toute connaissance affecte la situation sur laquelle elle porte, puisqu'une situation comprend les perceptions, les représentations et les connaissances que les acteurs peuvent, plus ou moins consciemment en avoir.

L'implication aidera notamment à comprendre ce qui différencie **l'acteur** (auquel se cantonne généralement la sociologie de terrain, l'école de la sociologie des organisations notamment), et **l'auteur** qui redonnerait plus pleinement au sujet sa dimension propre. L'un comme l'autre se trouvent effectivement impliqués, plus que **l'agent** en tout cas, mais de manière différente. Je puis, en effet, être acteur, sans être auteur (créateur), pour autant, alors que c'est ce dernier caractère qui deviendra, ici, le plus relevant, aussi bien en ce qui concerne l'identité individuelle que la référence à une identité collective, quand, toutefois, cette dernière est représentée en tant que culturelle et ne se limite pas à des formes grégaires. L'implication est donc également liée à **l'autorisation**, en tant que capacité de **s'autoriser**, de se faire, soi-même au moins co-auteur de ce qui sera produit socialement. Si l'acteur est toujours, plus ou moins explicitement, porteur de sens, l'auteur est source et producteur de sens. De ce point de vue la distinction classique agent-acteur, grâce à laquelle les sociologues ont voulu se donner une représentation des sujets, dans leur champ de connaissances, reste très insuffisante et appellerait plutôt un tryptique multiréférentiellement différencié : agent-acteur-auteur. A travers ce dernier, l'intelligence psychologique, et non plus seulement sociologique, du sujet redeviendrait effectivement possible, sans exclure pour autant les problématiques sociologiques.

D'autre part, une situation, observée, expérimentée, reconstituée, à partir de traces, par des actes de mémoire et par des représentations, se trouve encore structurée par le dispositif de connaissance mis en oeuvre. Ceci est encore vrai de l'ensemble des sciences anthropo-sociales, et, par conséquent des sciences de l'éducation, dans la mesure où celles-ci sont, plus encore que d'autres, inséparables d'un projet-visée, c'est-à-dire d'un projet de changement ou, tout au moins, d'une démarche d'optimisation de l'action et de résolution de problème, liés à des valeurs. On entrevoit, de ce qui précède et pour ce qui va suivre, la complémentarité, la correspondance, entre les notions d'**implication des sujets** et d'**altération**, mouvements traduisant l'un comme l'autre l'effet que chacun de ces sujets, non seulement par son action propre, mais, déjà, par sa seule présence, exerce sur l'autre en modifiant, du même coup, les situations dans lesquelles ils se trouvent tous inscrits et, d'un certain point de vue, les états de conscience des différents protagonistes de telles situations. Les **rôles** de chacun ne peuvent d'ailleurs être envisagés qu'à partir d'une telle perspective. Autrement, ils se laisseraient confondre avec des **fonctions**, relevant, elles, d'une intelligence systémique plus réductrice.

Au-delà du simple constat du caractère incontournable de la subjectivité se trouve déjà esquissée l'intuition, qui deviendra elle-même heuristique, considérant la subjectivité autant comme source et moyen de connaissance que comme facteur de distorsion. La notion d'implication est, aujourd'hui, de plus en plus employée, chargée de tels sens qui peuvent nous sembler contradictoires, précisément parce qu'elle se situe dans le contexte d'un tel héritage sédimenté et stratifié.

Etymologiquement, le terme se construit à partir du préfixe "**in**", du verbe latin *plicare* signifiant plier, et de la terminaison "**tion**" indiquant un mouvement plus encore qu'un état. La première acception est logique et mathématique ; A implique B veut dire que B est lié à A, subordonné à A, voire contenu dans (ou par) A. Cette relation est-elle d'inclusion, B est inclus dans A ? est-elle de causalité, A entraîne B, produit B ? De toute façon, elle établit un lien fonctionnel sinon d'invariance, voire de nécessité, entre A et B. Il est important de remarquer, pour ce qui nous intéresse ici, que ce type de liaison ou ce caractère de nécessité ne laissent de place ni à une intentionnalité, ni, encore moins, au jeu d'une volonté, dans la représentation de l'implication. Une autre acception du terme est d'ordre juridique, plus particulièrement pénal : on est impliqué dans une "affaire". Ce caractère d'implication est établi par un tiers, policier ou juge d'instruction. La forme passive, "on est impliqué", exclut, également, toute référence à une volonté consciente ou même à une intentionnalité plus vague, à un choix, du sujet concerné par l'implication. S'il pouvait y avoir volonté, intentionnalité et désir, **ce serait justement de ne pas être impliqué**, mais, dans cette situation particulière, on n'y échapperait pas pour autant. Nous proposons explicitement de nous appuyer sur ces deux sens premiers du terme pour comprendre l'emploi et l'usage de la notion dans les champs psychologique, psychosociologique et sociologique. L'implication est, alors, à distinguer soigneusement de **l'engagement**, avec lequel on a néanmoins presque toujours tendance à la confondre. Le maintien de cette indifférenciation donnerait invariablement naissance à des exhortations ou à des affirmations naïves du type : "impliquons-nous mes frères", "il faut impliquer ses élèves" (ou ses subordonnés) ; "Je m'implique, tu t'impliques, il s'implique, etc...". L'engagement est, lui, explicitement de type volontariste, là où l'implication est toujours subie passivement : **je m'engage, on est impliqué, je suis impliqué**. L'engagement crée l'illusion qu'on n'était pas impliqué

avant de s'engager. Vu sous cet angle, il constituerait plutôt un "cache" des implications en devenant ce masque volontaire qui transformerait en acte intentionnel et inventé une situation de fait à laquelle il n'était pas possible d'échapper.

L'implication reste donc de l'ordre de l'opaque, et cela d'autant plus, s'il s'agit à un moment ou à un autre de **travailler ses implications** (celles du chercheur ou celles du praticien), étant entendu que ce ne pourra jamais se réaliser dans une perspective de transparence, de clarté croissante, d'hygiène, ni d'ascèse mais que cela passera nécessairement par la référence à des tiers, à d'autres regards et par la présence effective, par l'action médiatrice de telles altérations. Il n'est pas d'auto-analyse possible en la matière. La distance, par rapport au monde des activités conscientes et volontaires du sujet, suggère déjà fortement, la parenté entre la notion d'implication, telle que la plupart des sciences de l'homme et de la société la reprennent aujourd'hui, bon gré mal gré, et, ce à quoi les psychanalystes étaient, de leur côté, parvenus avec les notions de **transfert** et de **contre-transfert**. Il faut comprendre, ici, que ce qui tend ainsi naturellement à lui échapper reste, néanmoins, tout à fait central pour l'intelligibilité du sujet, parce que constitutif de sa subjectivité et, par conséquent, de son **identité**. En ce sens, nos implications sont vraiment **ce par quoi nous tenons le plus à l'existence** : nos enracinements, nos attaches. D'un point de vue principalement psychologique, ces **implications libidinales** seront générées par les avatars marquants au cours de notre préhistoire. Elles se tisseront à partir de la trame de nos fantasmes. Elles découleront, tout à la fois, de nos structures psychiques primaires et du jeu des mécanismes réactionnels de défense que nous serons parvenus à élaborer pour répondre aux formes psychotiques ou névrotiques ainsi constituées. Dans une perspective plus sociologique, nos **implications institutionnelles** viendront des déterminations plus "objectives", c'est-à-dire que nous n'avons pas choisies, tenant à la classe sociale à laquelle nous appartenons originellement, à notre statut présent, à la "place sociale" que nous occupons, aux affiliations, aux "transversalités". La polysémie de la notion d'implication permet, ainsi, de comprendre l'intérêt croissant que lui portent, plus encore que les sociologues et les psycho-sociologues, les ethnologues et les ethnographes, également intéressés par le jeu des interactions. Bien que les sens qu'elle revêt différent, en fonction des registres linguistiques qui la mettent en oeuvre, les parentés entre ces diverses acceptions permettent un emploi finalement plus multi-référentiel que transdisciplinaire

Enfin, il est un autre apport à dégager de l'étymologie : dans la famille des différents dérivés du verbe *plicare* (à laquelle appartient encore : complexité tout autant que complication), **implication** s'oppose à **explication**. Cela nous suggère l'idée d'un mode de connaissance **d'un autre** type que la démarche canonique. Là où l'explication (déplier, déployer-mettre à plat) nous renvoie à un espace ou à une étendue, à travers (et par) laquelle, les rapports de succession, de linéarité attribués à la causalité vont pouvoir être représentés et éventuellement indiqués par des mesures, l'implication ne peut, quant à elle, se penser que dans la temporalité, par rapport à l'histoire, au vécu, à différentes formes de mémoire, parce qu'elle est de l'ordre du replié (sur soi). Dès lors, lorsque l'élucidation, l'explicitation, se substituent à l'explication, le travail sur les implications (du praticien, du chercheur, des sujets-objets de connaissance) met toujours en oeuvre une démarche **herméneutique**. Faut-il, en ce sens, distinguer entre sciences de l'implication et sciences de l'explication ? On retrouverait, alors, la distinction épistémologique déjà esquissée par Dilthey, à la fin du siècle dernier (Explication/compréhension). Ainsi, on verra,

peut-être, mieux apparaître les relations également privilégiées qui relient la notion d'implication à celle de **terrain**, au sens que lui attribuent ethnologues et ethnographes, tout comme à celle de **situation**. La relation au terrain (et le travail qui en résulte) sont tout autre chose que l'appartenance à un champ. Ces deux notions sont aussi à distinguer entre elles, en dépit de leur référence agricole commune. Dans les formulations : "j'appartiens à un champ de connaissances donné", "j'ai tel champ d'investigation ou de pratique", il est à remarquer l'importance de la part concédée au sentiment d'appartenance-propriété, qui peut aller jusqu'à prendre des formes juridiques et à revêtir des intonations revendicatives, de possession en quelque sorte (à tous les sens du terme). En ce sens, le champ est toujours délimité. Nous considérons ce terme comme très proche de l'idée d'une région ou d'une sous-région du savoir, d'une partie reconnue spécifique à l'intérieur de l'ensemble plus vaste des connaissances ou de **la** connaissance (cf l'*episteme* de Foucault). Il ne se réfère en définitive qu'à l'espace : on l'embrasse, le couvre, le parcourt du regard. Si un effet de perspective doit en découler, il s'ordonne à l'horizon. L'idée de profondeur peut évidemment s'associer à l'étendue tout en évitant la représentation d'une verticalité, plus abyssale. Il ne s'agit pas, alors, du même type de profondeur que celui qu'on ne saurait obtenir qu'en creusant et en délaissant les effets de surface pour rechercher d'autres aspects, voire des fondements sous-jacents. Le terrain, lui, notamment au sens que lui donnent les ethnologues et les ethnographes, a de la profondeur, justement parce qu'il se donne à voir en termes d'opacité, parce que tout ce qu'il comporte d'intéressant ne se réduit pas à l'observable. Ce n'est pas seulement, ici, la vieille lune, toujours fondée au demeurant, affirmant que la connaissance scientifique repose sur une dialectique du visible et de l'invisible, mais beaucoup plus l'intuition de stratifications, de niveaux différents (déjà évoqués, autrefois, par Gurvitch, avec l'idée d'une multi-dimensionnalité⁴), mais, plus encore, la reconnaissance d'une hétérogénéité (se référant, elle, beaucoup plus à une lecture multi-référentielle). En ce sens, l'implication ne peut être appréhendée, ni comprise, que par une démarche **clinique**. Elle **s'écoute** finalement plus qu'elle ne **s'observe**. Par ailleurs, à la différence du champ, que l'on se représente essentiellement à partir de ses délimitations, de ses bornes, de son découpage, le terrain est toujours pourvu, en même temps que de profondeur, d'une certaine dynamique, d'une vie. Il implique des références biologiques. C'est un territoire habité, travaillé, par des êtres vivants, relié à ceux-ci. De ce seul fait, il devient, lui-même, quasi-vivant, il résiste donc, et requiert des outils d'analyse appropriés à cette dernière caractéristique. Les formes de résistance qu'il nous oppose sont très différentes de celles du champ qui, elles, sont davantage de nature logique, surtout liées aux problèmes d'organisation, de classement, de systématique, de taxonomies. La négation, l'opposition, la contestation, la remise en cause, le conflit s'y expriment effectivement autant par la passivité que par la ruse ou l'épreuve de force. Mais, dans tous les cas, cette **négativité** reste chargée de sens, intentionnelle, voire explicitement stratégique. Comme celle de situation, la notion de terrain nous intéresse, ici, en ce qu'elle doit mettre effectivement en rapport un **espace** et une **temporalité**, pour pouvoir être comprise. Pour illustrer ces considérations, nous pourrions, en entrant plus avant dans la métaphore, développer les images de cultures par alternance, de renouvellement et de dépérissement du terrain...

Il est, enfin, significatif d'observer, dans certains domaines de recherche, l'intérêt croissant qui se manifeste en faveur des carnets de notes personnelles, des journaux de recherche (Cf. R. Lourau, R. Hess, R. Barbier, A. Coulon), des journaux de

terrain⁵. Cela traduit bien l'évolution profonde qui marque les milieux de la recherche, dans le domaine des sciences de l'homme et de la société. L'écriture scientifique ne s'y limite plus aux exigences de la formalisation. On passera ainsi, profitablement, de la première utilité d'un tel matériel : constituer une mémoire pour le chercheur lui-même, une chronique de ses interrogations, des difficultés rencontrées sur le terrain (voire comme d'aucuns l'ont justement montré, anticiper, à l'occasion, le deuil du terrain, avec tout le déchirement que cela supposera, au moment de conclure la recherche), à d'autres usages : ces matériaux même s'il ne s'y trouve pas nécessairement associée une illusion tenace de répétabilité, sont effectivement au niveau du **rendre compte** éthiquement fondamentaux à tout esprit scientifique, parce qu'ils deviennent une partie constitutive du produit de la recherche et doivent, alors, impérativement être transmis, en tant que tels. Il y a un siècle encore, peut-être moins, le produit de toute recherche était soumis à un jury, proposé à des pairs, présentés à l'établissement scientifique, tout comme l'architecte entend livrer une maison terminée, sans ses échafaudages. Les aléas, les péripéties, les avatars de la recherche étaient relégués à l'état d'une boîte noire, qu'il importait peu de prendre en considération parce que toujours plus ou moins représentés comme des scories, avant le travail réputé essentiel d'épuration. Aujourd'hui ils constituent bien davantage une partie des matériaux intermédiaires conduisant au produit final, en attendant, peut-être, de devenir une partie intégrante du produit lui-même. A condition que d'autres lecteurs (que le rédacteur du journal lui-même) soient explicitement envisagés, ils permettront justement de construire un dispositif par lequel, à travers lequel et grâce auquel, le chercheur pourra, plus ou moins, explicitement travailler le rapport complexe **implication-distanciation** qui le relie à son objet. La seule évocation du futur lecteur, de **l'autre**, même hypothétique, entraîne une forme très différente d'écriture rendant déjà possible à l'intéressé de se relire, de voir l'objet de sa recherche et de se regarder, lui-même, en son produit, sous un tout autre angle désormais. On pourrait aller plus loin encore, avec R. Lourau⁶, et chercher dans ce qui était promis à demeurer aux marges, à travers ces journaux, des possibilités, d'autant plus fécondes de connaissance, qu'elles s'expriment par des ratures et des rejets, des lapsi, en révélant, ainsi, autant de taches aveugles...Mais, dans tous les cas, la prise en compte et l'analyse du jeu naturel, normal, des implications dans le travail du chercheur s'impose impérativement.

Le paradoxe des sciences de l'éducation, mal aimées⁷, du fait du caractère domestique des pratiques éducatives⁸, en raison de la nature métisse et polyglotte de leurs notions, à travers les différents langages qu'elles mettent en oeuvre, et de par la complexité des représentations qu'elles élaborent, tient, sans doute, au fait qu'une telle "impureté", parce que plus marquée encore qu'en d'autres champs, ne permet plus d'oublier aussi facilement que la reconnaissance de l'hétérogénéité et de la temporalité, considérées comme irréductibles, constituent bien des conditions fondamentales du travail scientifique, dans le cadre des sciences de l'homme et de la société.

J. Ardoino (déc 1991).

(1) Jeanne Favret-Saada, "Etre affecté", in *Gradhiva* n° 8, PARIS, 1990, pp 3 à 9.

(2) Cf Jacques Ardoino, "Polysémie de l'implication", in L'analyse de l'implication dans les pratiques sociales, *Pour*, n° 88, PARIS, 1983, pp 19 à 22 ; "Conditions et limites de la recherche-action", La recherche-action, *Pour*, n° 90, PARIS, 1983, pp 22 à 26 ; "L'analyse multiréférentielle des situations sociales" in *Psychologie clinique*, n° 3, PARIS, 1990, pp 37 à 53 ; "Les postures (ou impostures) respectives du chercheur, de l'expert et du consultant" in *Les nouvelles formes de la recherche en éducation au regard d'une Europe en devenir*, Actes du colloque international francophone de l'A. F. I. R. S. E. (Alençon), Matrice-ANDSHA, PARIS, 1990, pp 22 à 34 ; Jacques Ardoino et Jean-Marie Brohm, "Repères et jalons pour une intelligence critique du phénomène sportif contemporain" (1^{ère} partie : une pratique sociale ambiguë, ambivalente, clivante-clivée, impliquante) in *Anthropologie du sport, perspectives critiques*, Actes du colloque international de l'A. F. I. R. S. E. (Paris-Sorbonne), Matrice-ANDSHA-Quel Corps ?, PARIS, 1991, pp 154 à 175.

(3) En fait, des traces d'un tel dialogue non-reconnu se laissent pourtant retrouver. La sociologie moderne de terrain, de M. Crozier à A. Touraine, récupère, ainsi, très naturellement des acquis de la psychologie sociale et de l'analyse institutionnelle. Mais, comme Serge Moscovici l'a bien montré, in *La Machine à faire des Dieux* (L'espace du politique, Fayard, PARIS, 1988, 492 p.), ces transferts restent clandestins et donnent finalement naissance à des théories psychologiques implicites, à des "assumptions" (au sens anglo-saxon du terme), plus qu'à des positions critiques affirmées.

(4) Georges Gurvitch, *Vocation actuelle de la sociologie*, Sociologie contemporaine, P. U. F., PARIS, 1950, 608 p.

(5) Cf *Pour*, L'analyse de l'implication dans les pratiques sociales, *op cit*, et Imaginaire et éducation I et II, *Pratiques de formation-Analyses*, n° 8 et 9, PARIS, 1984-1985.

(6) Cf René Lourau, *Le Lapsus des intellectuels*, Privat, Toulouse, 1981, 293 p. et *Le Journal de recherche*, Méridiens Klincksieck, PARIS, 1988, 272 p.

(7) Jacques Ardoino et Gaston Mialaret, "Les parents pauvres de l'Université" in *Education et développement*, n° 128, PARIS, 1978.

(8) Jacques Ardoino, "L'éducation minuscule ou la pédagogie à fonds perdu" in *L'impasse éducative*, 3^{ème} Millénaire, n° 11, PARIS, 1983, pp 4 à 10.